

## ALEP ET ATHENES

**Fabrizio Gambini**

En Italie le mot “narration” a pris tout récemment une importance et une valeur d’usage qu’il n’a pas eu par avant. L’utilisation qu’on en fait aujourd’hui est liée à l’introduction du concept de *fake news*, qui à son tour nous arrive d’Amérique avec la notion de la politique comme invention de la réalité.

Pour situer dans le temps la valeur prise par le mot « narration », je vous rappelle que en 2016 l’*Oxford Dictionary* a choisi comme mot de l’année le mot *post-truth*, post-vérité, c’est-à-dire le fait que le public de la télévision, les gens, sont plus influencés par l’émotion soulevée par ce qu’on lui dit et qu’on lui montre que par la réalité. Les gens sont en somme influencés par une réalité seconde qui est celle de l’aquarium télévisé et celle de la narration telle qu’elle apparaît sur les écrans de nos portables. Or cette réalité seconde, littéralement on ne peut pas la distinguer de celle qu’on avait l’habitude de penser comme unique : justement, la réalité. Le fait qu’il s’agit d’une réalité seconde implique la perte de la relation entre cette réalité et le monde des faits ; faits qui deviennent d’abord des faits télévisés ou diffusés par internet, faits qui sont faits pour le seul fait d’exister dans l’aquarium.

Des toutes façons, quoi qu’il en soit la post-vérité n’est pas soutenue par un simple mensonge. Un mensonge n’est pas une *fake-news*, comme on dit aujourd’hui aux Etats Unis d’Amérique d’où l’utilisation du terme nous est arrivée ; une *fake-news* n’est pas en somme un euphémisme pour indiquer le recours, vieux comme le monde, à la possibilité ou à la nécessité de mentir. Il s’agit de quelque chose de différent. En effet, d’un certain point de vue le mensonge, qui fait le contrepoint à la vérité, confirme la vérité même dans son statut et dans sa valeur, justement parce qu’elle est différente du mensonge, qui quand il est dévoilé, perd sa valeur, qui est celle de se présenter à la place de la vérité. En somme, dans l’articulation entre vérité et mensonge prétélévisée et, surtout, précèdent l’explosion des *social-media* comme instrument de communication et d’information, nous sommes encore dans le type d’observations sur le mot et sur le langage qui avait fait jubiler Freud lorsqu’il était tombé sur un essai de linguistique sur la présence dans l’ancien langue égyptienne des mots primordiaux qui signifient en même temps quelque chose et son opposé : lumière et obscurité, amour et haine et, justement, vérité et mensonge.<sup>1</sup>

Autre chose est la post-vérité qui se qualifie d’abord par ses effets qui sont dans une certaine mesure permanents : la diffusion médiatique de la nouvelle prend tout simplement la place de la nouvelle et, d’une certaine façon, c’est le milieu entier auquel la nouvelle se réfère qui disparaît : à Alep il arrive ce que la télé nous dit et nous montre qu’il arrive.

Tout récemment, sur l’onde de la lecture d’un beau livre publié en italien en 2018,<sup>2</sup> je me suis retrouvé à penser avec une certaine surprise que la psychanalyse n’était pas sans avoir quelque responsabilité dans la création de cette situation. La question se pose certainement depuis que Paul Ricoeur a réunis Marx, Nietzsche et Freud sous la dénomination de « maitres du suspect »<sup>3</sup>. Mais il est quand même frappant de lire

---

<sup>1</sup> Sigmund Freud, *Über den Gegensinn der Urworte* (1910), tr. it., “Significato opposto delle parole primordiali” in *Opere (OSF)*, Boringhieri, Torino 1967 – 1980, vol. VI, pp. 185 – 191.

<sup>2</sup> Michiko Kakutani, *The Death of Truth. Notes on Falsehood in the Age of Trump* (2018), tr. it., *La morte della verità*, Solferino, Milano 2018.

<sup>3</sup> Paul Ricoeur, *De l’interprétation. Essai sur Freud* (1965), tr. it., *Dell’interpretazione. Saggio su Freud*, Il Saggiatore, Milano 1966, p. 46.

que Lacan, mis par Kakutani avec Baudrillard, Derrida et Lyotard,<sup>4</sup> serait directement responsable d'une façon de penser qui introduit la dimension du suspect par rapport à la vérité impliquée par le dire, et que, avant tout ces français décadents, on pouvait appeler un chat un chat. Sur ce chemin Kakutani semble penser que d'une certaine façon, Donald Trump est aussi fils de Lacan. L'affirmation de Kakutani, qui reste sûrement une opinion de journaliste intelligente et bien argumentée, est à revoir et à tempérer, mais il ne fait pas de doute que l'idée d'appeler un chat un chat, l'idée de saisir par la queue et garder de main ferme la vérité impliquée par les mots qu'on utilise pour la dire, est une idée en soi paranoïaque et donc pas du tout psychanalytique. Dans le discours de la psychanalyse, et il est bien de le rappeler, la vérité n'est absolument pas absente, au contraire, mais elle est une place, rien d'autre qu'une place.

Le fait est donc que, si la psychanalyse était une question de contenus, on aurait des difficultés tout compte fait modérées et contingentes à produire une narration cohérente, et même captivante, du développement psychosexuel du petit de l'homme. À partir de cette narration il serait possible d'identifier une psychopathologie plutôt solide et formuler une explication ou une autre sur la folie de la normalité qui fait notre lien social, notre être participant à la cité, notre être animal politique. Personne en effet ne se prive de ce plaisir et produit ou adopte une narration dans laquelle on peut se perdre, comme, enfant et adolescent, je me perdais dans l'univers de mes lectures et comme, aujourd'hui encore je continue à le faire dans d'autres univers narratifs.

Mais la psychanalyse n'est pas ses contenus ; elle n'est pas sa métapsychologie et elle n'est pas non plus sa technique. Ceci a un certain nombre de conséquences, ni positives ni négatives, plutôt présentes, inévitables, réelles. Une de ces conséquences est qu'une narration cohérente et ordonnée du développement psychosexuel du petit de l'homme n'est pas possible. Une deuxième conséquence concerne directement la technique et son rapport avec la théorie. En particulier qui s'adresse à un analyste aujourd'hui semble chercher une sorte de sagesse, un lieu dépositaire d'un savoir auquel on puisse faire confiance. Mais nous ne sommes pas des donneurs ou des vendeurs de sagesse. Au moins nous ne l'étions pas lorsque la sagesse se trouvait derrière chaque carrefour et nous pouvions nous payer le luxe d'être excommuniés, de nous considérer comme des porteurs de peste. Faut-il qu'aujourd'hui nous nous considérions comme des porteurs d'une pensée comme il faut ? Faut-il se résigner à introduire nous-même la sagesse dont il s'agit de se libérer ? Faut-il que, en tant que laïcs, nous réintroduisions des valeurs religieuses ? On a déjà vu dans la droite italienne des dévots laïques. Peut-être que c'est une façon, mais pas la mienne, de lire « qu'on peut se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir. »

En tous cas je crois que les chercheurs de sagesse, ceux qui s'adressent à nous à la recherche d'une sagesse perdue, nous demandent en effet de jouer avec un seul côté du signifiant, pour la précision avec le côté que Lacan appelle « matérielle » ou « maternelle ». Et ça, vous le savez bien, c'est le côté du souverain bien, de la direction de conscience ; c'est le côté du travail de suggestion dont Freud a cherché à se débarrasser, et à en débarrasser la psychanalyse, pendant toute sa vie. D'ailleurs sans grand succès si on reste à ce qui s'entend de nos jours. Mais il y en a un autre, un autre côté du signifiant, un côté mathématique, à la scientificité du quel nous pouvons nous accrocher pour garder une position dans cette situation.

Nôtre scientificité, la scientificité de la psychanalyse, est néanmoins une scientificité différente de celle que soutient, par exemple, le discours neuroscientifique, l'étude du mental à travers la biologie du cerveau. Par rapport à ce dernier Eric Kandel trouve une formulation extraordinaire, extraordinaire en soi, mais surtout extraordinaire pour nous les analystes et en particulier pour ceux d'entre nous qui se réfèrent à

---

<sup>4</sup> *Perfino Mike Cernovich, famigerato troll e complottista della destra alternativa, ha citato il postmodernismo in un'intervista del 2016 al "New Yorker": "Guardi, io ho studiato le teorie postmoderniste all'università. Se tutto è narrazione, allora abbiamo bisogno di alternative alla narrazione dominante". E ha aggiunto: "Non sembra il tipo che legge Lacan, eh?". M. Kakutani, cit., p. 48.*

l'enseignement de Lacan. Elle est extraordinaire parce qu'elle nous permet de situer extraordinairement bien le discours neuroscientifique :

Dans les générations passées [la recherche sur l'esprit humain N.d.R.] était confinée dans le cadre intellectuel de la philosophie, incarné par l'affirmation de Descartes « Je pense, donc je suis ». L'idée principale de Descartes était que notre esprit était séparé de notre corps et fonctionnait indépendamment de ce dernier.

Un des grands pas de l'époque contemporaine a été la prise de conscience qu'il fallait renverser Descartes : en réalité « Je suis, donc je pense ».<sup>5</sup>

Partons alors du renversement de la proposition très célèbre de Descartes : « Je suis, donc je pense. » L'être est une chose, est quelque chose qui est caractérisé par le fait de sécréter la pensée, on pourrait dire, pour rester près de Descartes, comme une glande secrète son jus. Cette pensée sécrétée, notre pensée, peut très bien s'appliquer à l'organe qui la produit comme à n'importe quel autre organe et la biologie du cerveau diffère seulement par sa complexité (elle est formée par environ 86 milliards de neurones) de la biologie de n'importe quel autre organe. La pensée ne gêne donc pas plus l'étude de la physiologie du cerveau que l'amour ne gêne la physiologie du cœur. Le premier des deux sujets grammaticaux de la proposition renversée, le « Je » de « Je suis », est en effet sujet seulement dans le sens grammatical. En réalité il ne s'agit que du « Moi ». Kandel qui connaît Freud et le considère comme un précurseur un peu visionnaire des neurosciences modernes, a eu la gentillesse de mettre en exergue de son livre une phrase de Freud : « L'esprit est comme un iceberg. Il flotte avec un septième de son volume au-dessus de l'eau. » On comprend que, comme pour un iceberg, il n'y ait pas de différence entre ce qui se trouve au-dessus de la surface de l'eau et ce qui se trouve au-dessous. L'inconscient serait une conscience sous le voile qui sépare la surface des profondeurs. Je crois que nous sommes devant l'illustration même du concept formulé par Lacan lorsqu'il soutient que la science est la forclusion du sujet. L'iceberg, comme il est entendu par Kandel est l'image de la forclusion du sujet opéré par la science.

D'un autre côté, du côté de la psychanalyse, Lacan est explicite dans son affirmation que la psychanalyse n'aurait pas pu exister sans l'affirmation de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Ici le sujet de la première moitié de la phrase n'est pas seulement son sujet grammatical, mais il est plutôt structurellement, nécessairement sujet de l'inconscient, car le Moi qui est, et qu'on peut étudier, est seulement dans la mesure où la pensée en projette la thèse. Et l'objet d'enquête, dont la pensée produit la thèse, ne rejoint jamais le sujet qui la produit. Chaque fois qu'on essaye de faire se retourner l'enquête en arrière, au moment producteur de l'enquête même, on termine pour créer un objet nouveau qui structurellement, inévitablement, précisément parce que c'est un objet, manque de correspondre au sujet que l'on souhaite connaître.

Si je ne me trompe pas ce n'est pas seulement la psychanalyse et la philosophie, pour ainsi dire, cartésienne, qui reconnaît cette fonction du sujet. Par exemple dans sa belle introduction à une récolte d'écrits de Paul Dirac, Vincenzo Barone note que la pensée de Paul Dirac opère une rupture nette avec la tradition qu'il appelle galiléenne et newtonienne, où le point de départ de la recherche physique est la formulation des lois concernant les phénomènes physiques et capables de décrire les données empiriques.<sup>6</sup> Pour Dirac, c'est plutôt en travaillant librement sur les relations et sur les entités mathématiques qu'on peut découvrir qu'elles se trouvent à un moment donné à avoir un lien avec la réalité.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Eric R. Kandel, *The Disordered Mind* (2018), tr. it., *La mente alterata*, Raffaello Cortina, Milano 2018, p. 14.

<sup>6</sup> Vincenzo Barone, "L'anima pura della fisica" in, Paul A. M. Dirac, *La bellezza come metodo*, Cortina, Milano 2019, p. 27.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

Or, je pense que travailler librement sur les entités mathématiques et sur les relations entre les entités mêmes, c'est déjà travailler sur le sujet du « Je pense » plutôt que sur l'objet de ce que « je suis », autrement dit sur ce que je pense être. En soi la mathématique est une catégorie de la pensée plus que de l'être. Il n'y a pas de nombres naturels s'il n'y a pas un sujet qui compte. Ne parlons même pas des nombres relatifs ou des numéros irrationnels. La question était parfaitement claire à Paul Dirac pour qui la mécanique quantique demande l'introduction dans la théorie physique d'un nouveau et vaste secteur de la mathématique pure, comme nous avons besoin des nouvelles géométries pour le développement de la théorie de la relativité et comme, en général, « nous pouvons nous attendre dans le futur à ce qu'un développement ultérieur de la mathématique soit nécessaire pour traiter la physique fondamentale. »<sup>8</sup> Considérez bien la situation : ce n'est pas que la continuation de l'effort de connaître la nature demande un effort de la pensée ; c'est plutôt le libre jeu de la pensée qui nous permet de lire différemment la réalité.

Et Dirac continue :

La tendance vers l'unification de la mathématique et de la physique offre au physicien une méthode de recherche neuve et puissante sur les fondements de sa discipline, qui n'a pas encore été développée avec succès, mais qui je crois sera utile dans le futur. Elle consiste en ceci qu'elle commence avec le choix de la branche de la mathématique qui, pense-t-on formera la base de la nouvelle théorie. Dans ce choix, faudrait-il se faire conduire par des critères de beauté mathématique.<sup>9</sup>

Alors, je répète. Je ne veux même pas essayer d'entrer dans les particularités des développements mathématiques qui ont permis à Paul Dirac de résoudre un certain nombre de difficultés dans les équations de Heisenberg en introduisant, littéralement, inventant, nommant comme « q-nombres » des entités dont il n'avait pas la moindre idée de à quoi ils auraient pu correspondre dans la réalité. Il faut souligner ce point que la recherche ne se fait pas du côté de l'objet, de la réalité physique, mais plutôt du côté du sujet produisant les catégories qui nous rendent nommable, perceptible cette réalité. Après quelques années, en 1973, Paul Dirac est, si c'est possible, encore plus clair :

Je crois que le titre de mon exposé est un peu malheureux. Le titre est en effet « Le développement de la conception de la Nature du physicien ». Ça semble impliquer que tous les physiciens aient la même idée sur comment leurs concepts se sont développés. Mais ceci n'est absolument pas vrai. Je crois qu'un meilleur titre serait : « Le développement de la conception de la Nature d'un physicien. » Je dois donner mon point de vue mais je précise d'ores et déjà que je ne crois pas qu'il soit le seul point de vue raisonnable.<sup>10</sup>

Alors, mettriez-vous encore en doute que pour Dirac la recherche était d'abord le surgissement subjectif d'une nouvelle modalité de conceptualisation, de nommer et de percevoir la réalité ? Je pense que Dirac, comme Lacan, et contrairement à Kandel et à la recherche contemporaine en neurosciences, était cartésien, et que, justement pour ça il ne pouvait même pas penser à dévoiler l'objet de l'ombre du sujet. Comme Dirac et comme Descartes, Lacan a fait littéralement de nécessité vertu, et a posé de façon géniale la centralité du sujet de la science au cœur même de la psychanalyse. Lacan est, pour ainsi dire, un cartésien renversé : ce que Descartes avait introduit (le sujet, le Je de « Je pense ») pour rendre possible l'étude objective des mécanismes de l'être (la machine du corps et du fonctionnement mental et perceptif), est amené par Lacan en premier plan. Il fait de la psychanalyse l'instrument apte à avoir de quoi faire, scientifiquement, avec ce surgissement subjectif. Au fond nous ne sommes pas aussi loin de la perspective de Sartre, de la conscience transcendante, laquelle, différemment de la psychanalyse, ne concerne pas que le moi et reste ainsi séparée par un abyme de la révolutionnaire perspective psychanalytique qui conçoit le sujet en tant que sexué.

---

<sup>8</sup> Cfr. Paul A. M. Dirac, "La relazione tra la matematica e la fisica" (1939), tr. it. in Paul A. M. Dirac, *La bellezza come metodo*, cit. p. 64.

<sup>9</sup> *Ivi*, p. 65

<sup>10</sup> Paul A. M. Dirac, "Lo sviluppo della concezione della Natura del fisico" (1973), tr. it. in Paul A. M. Dirac, *La bellezza come metodo*, cit. pp. 101 e 102.

Un mot sur ce point. La notion de sujet n'est pas aussi facile qu'elle semble être parfois. Je vais essayer de la résumer par une métaphore : la métaphore du temps. Peut-être que tout le monde n'est pas au courant du fait qu'une montre posée sur la table et une montre posée par terre ne mesurent pas le même temps. Au niveau du plancher la montre mesure un temps un peu plus lent qu'au niveau de la table ; de très peu, mais plus lente. Plus on est près de la surface de la Terre, plus le temps court lentement. C'est une évidence expérimentale plutôt que théorique, calculée et prévue par Einstein. Mais pour nous, pour le parlêtre, ce n'est pas du tout une évidence, au contraire ! Il répugne à notre sens commun que mon frère jumeau, qui a toujours vécu en haute montagne, aie vécu moins longtemps que moi qui suis marin. Or, notre sens commun est bien sûr commun, mais il n'est pas moins subjectif à cause de ça, et l'homme dont la science projette la thèse reste sujet malgré il nous apparaisse comme objectivement mesurable (soixante secondes de ma vie apparaissent quantitativement égales à soixante secondes de la vie de mon frère montagnard) mais il reste sujet, il reste séparé de l'objet dont la science projette la thèse. C'est comme ça que je comprends le sujet de la science, celui dont l'absence n'aurait pas permis la naissance de la psychanalyse comme science. Mais ce même sujet, qui est humain, qui est commun à tous et à toutes, n'est pas unique, n'est pas stable et, surtout, il est divisé ; il est divisé car il est sexué. En effet ça signifie que ou bien le sujet est pris dans le fantasme, ou bien qu'il est coincé ailleurs, forclos par le refus de se faire capturer par le fantasme pour pouvoir exister. La demie heure pendent laquelle on attend le coup de fil de la fiancée ne dure pas le même temps que la demie heure pendent laquelle on lit avec passion un livre qui nous plaît.

En tout cas, -laissons pour le moment la question du sujet-, à l'époque de la sagesse, à l'époque à laquelle la découverte freudienne était en odeur de soufre chez les bienpensants, c'était le symbolique de la castration, le symbolique de son agent, qui fonctionnait comme moyen terme capable de faire tenir le nœud borroméen. Je dirais que c'était cela le caractère principal à partir duquel définir ce temps-là. Un temps où les pères transmettaient leur propre manque à être ainsi, à travers le respect d'une loi qui les transcendait. Je n'ai pas besoin de citer la tentation d'Abraham et comment Abraham a fondé dans l'obéissance sa propre position de père d'un peuple. En dehors du monde des monothéismes, la même leçon nous était donnée par le Criton : les lois d'Athènes sont apparues à Socrate, Socrate les imagine, et elles lui demandent de prendre en compte leur réel. Elles ne prétendent pas se soutenir de Dieu, ou de la Nature, ou de l'idée du bien commun. Elles affirment plutôt se soutenir de leurs effets, de leur réel, qui est celui d'avoir permis, bien ou mal, peu importe, mais d'avoir permis la croissance, l'étude, la pensée et même la vie de Socrate, comme celle des tous les habitants de la cité, jusqu'à lui permettre de critiquer la même loi qui a permis son existence et celle de sa critique. Autrement dit dans le Criton on se passe du quatrième anneau, l'anneau du Nom-du-Père, mais les lois d'Athènes étaient le fruit de l'accord entre les hommes, de leur appartenance politique. Elles relevaient du symbolique et elles n'étaient pas des *fake news*, qui, comme les lois d'Athènes, se soutiennent des effets qu'elles produisent mais ne reconnaissent aucune dette symbolique. Aujourd'hui en somme nous ne sommes pas à Athènes et le moyen terme, celui qui fait la tenue du nœud, serait plutôt le réel que Melman semble identifier avec les nouveaux moyens de communication. Nous ne sommes pas à Athènes mais à Alep, où arrive ce qui existe dans le réseau de ce qu'il se passe là-bas.

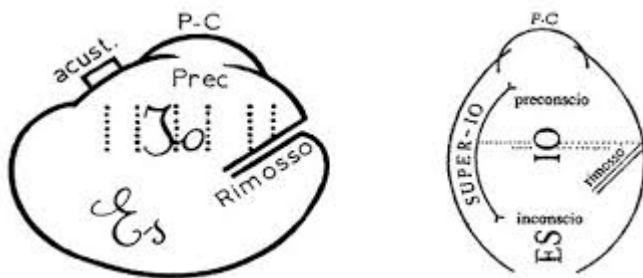
Donc, qu'est-ce qu'on dit aux chercheurs de sagesse ? On leur donne un prêt-à-porter pour pouvoir le démonter ensuite ? Devenons nous les gardiens ambigus d'une orthodoxie qui se rattache d'une façon formelle au père de la psychanalyse et à sa capacité extraordinaire de produire, accepter et progresser sur la lyse de son propre discours ? Freud, rappelle Lacan, était dupe du réel,<sup>11</sup> même s'il n'y croyait pas. Il était dupe dans la bonne façon : celle qui n'erre pas, celle qui lui permettait de s'interroger sur l'occulte très différemment de ce que faisait Jung. C'est cette modalité d'être dupe qui a amené Freud à s'interroger sur

---

<sup>11</sup> Jacques Lacan, *Les non-dupes errent, Séminaire 1973 – 1974*. Edizione fuori commercio dell'Associazione Lacanienne Internazionale, lezione dell'11 dicembre 1973m,

les trois dimensions de notre réel sur lesquelles il réfléchit à la fin de La science des rêves.<sup>12</sup> Je ne reviens pas sur ces questions que j'ai traitées dans le texte qui, d'une certaine façon, a achevé le séminaire de l'année dernière,<sup>13</sup> j'aimerais plutôt reprendre la question de la scientificité de la psychanalyse, le fait qu'il n'y a pas seulement le côté matériel (maternel) du signifiant, mais aussi son côté mathématique. Ce deuxième côté, et c'est là mon hypothèse, définit ce qui différencie la psychanalyse des autres sciences par un plus de matérialisme.

Le côté maternel, matériel, l'étoffe de la métaphore, est ce qui rend la psychanalyse semblable aux autres sciences et c'est ce côté que Freud connaissait et à travers lequel il cherchait à rendre compte d'un impossible. Kandel trouve ici le père précurseur, le frère dans la recherche :



Vous savez tous ce dont il s'agit, mais je ne l'ai pas repris de Freud,<sup>14</sup> je l'ai repris de Kandel.<sup>15</sup> Vous voyez donc que Kandel travaille sur la même étoffe que Freud mais, différemment de Freud qui était dupe du réel mais n'y croyait pas, lui, contrairement à ce qu'il en est aujourd'hui pour toutes les neurosciences, où on y croit. Evidemment cette étoffe de la métaphore, cette matière du signifiant a son propre inépuisable, a son propre impossible et a donc son infini. Cet infini se trouve du côté du nombre naturel, cardinal, du nombre qui signifie la quantité qu'il représente : trois n'est pas deux et trois chèvres sont plus que deux. Mais un argument, une parole, comme c'est le cas pour certains nombres ( $\sqrt{2}$ ,  $\pi$ ,  $\phi$ , le numéro d'or, celui qui indique la césure de Dedekind, celui qui fixe à jamais l'insaisissabilité de l'objet « a ») peuvent être infinis en soi, infinis d'une infinitude linéaire, sans césures : un infini maternel.

Mais nous savons aussi que ce n'est pas le seul infini. Il existe l'infini des nombres rationnels où chacun d'entre eux est unique seulement parce qu'il est différent du nombre qui le suit et qui lui est précédent ; unique parce que séparé de tous les autres. Ici le nombre rationnel ressemble au signifiant : Vous vous rappelez la définition donnée par De Saussure :

Cela est plus vrai encore du signifiant linguistique ; dans son essence, il n'est aucunement phonique, il est incorporel, constitué, non par sa substance matérielle, mais uniquement par les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres.<sup>16</sup>

Un signifiant donc est comme un nombre rationnel : il est incorporel, constitué, non par sa substance matérielle, mais uniquement par les différences qui le séparent des tous les autres. L'infini que la série des

<sup>12</sup> S. Freud, *Die Traumdeutung* (1900), tr. it., "L'interpretazione dei sogni" in *OSF*, vol. 3, p. 564. Tutta la questione dell'occultismo è ampiamente trattata in F. Gambini, *Il reale è sessuale*, cit.

<sup>13</sup> Fabrizio Gambini, "Il Reale è sessuale (un sogno di Cartesio)" in Monica Farinelli e Sara Riccardi, *Del sesso, Annali dell'IRPA n° 10, nuova serie*, Mimesis, Milano 2019.

<sup>14</sup> S. Freud, *Das Ich und das Es*, (1923), tr. it. "L'io e l'Es", in *OSF*, cit. vol. 9, p.487 e S. Freud, *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (1932), tr. it., "Introduzione alla psicoanalisi (Nuova serie di lezioni)", in *OSF*, cit., vol. 11, p. 189.

<sup>15</sup> E. Kandel (2018) cit. p. 271.

<sup>16</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris 1986, p. 164.

nombres rationnels réalise est un infini discret et loin de l'infini continu, matériel et maternel, des nombres irrationnels.

Si on devait réécrire aujourd'hui le traumatisme de la naissance, faudrait-il le réécrire comme la perte de l'infini continu pour accéder à un autre impossible, pour lequel on pourrait peut-être évoquer l'adjectif paternel, qui est celui du langage, de son côté mathématique, de l'infini discret.